



LES ARTS

LA FRAGILITÉ DU MONDE

Mathieu Pernot

On ne prend pas toujours la mesure immédiate de ce que peuvent ourdir les circonstances. Pendant ses années d'études à l'École de photographie d'Arles, Mathieu Pernot avait rencontré en ville des Tsiganes. Au départ, ignorant tout de leur longue histoire et de leur forme de vie, il pensait seulement les photographier. Pourtant, des liens se sont tissés avec la communauté, en particulier avec la famille Gorgan, et ils ont perduré à travers le temps.

Auprès des Tsiganes, Mathieu Pernot a vite quitté le statut du photographe en visite. Le face à face s'est transformé en côte à côte. Par engagement solidaire, il les a aidés à remplir des papiers, à trouver des terrains d'accueil, à entreprendre des démarches. Puis il a créé une association destinée à accompagner et soutenir les communautés. Les premières années arlésiennes donnèrent lieu à une exposition et à un livre : *Tsiganes* (Actes Sud, 1998).

Par incidence, Mathieu Pernot apprit qu'il y avait eu jadis à Saliers, en Camargue, un camp dans lequel des centaines de Roms, victimes comme tous les nomades d'une suspicion accrue et interdits de circulation depuis 1940, avaient été internés dans des conditions effroyables. Entre 1942 et 1944, beaucoup moururent de faim, de froid, de maladie ou de maltraitance. D'autres camps spécifiques leur avaient été dévolus en ces sombres années, comme à Jargeau dans le Loiret. Du camp de Saliers, recouvert aujourd'hui par des rizières, il ne restait plus rien, hormis la



mémoire des survivants et des archives que Mathieu Pernot a explorées, ajoutant ainsi à son enquête divers documents, en particulier des carnets anthropométriques dont l'usage était resté en vigueur jusqu'en 1969¹.

En 2014 encore, lorsque le Jeu de Paume organisa une rétrospective couvrant une vingtaine d'années de son travail, Mathieu Pernot décida de réaliser une série nocturne intitulée *Le Feu*, dans laquelle une famille tzigane est réunie autour d'une caravane en proie aux flammes. Une scène troublante sur laquelle le photographe a livré ce commentaire : « Lorsque le Jeu de Paume m'a demandé de produire une œuvre pour l'exposition, j'ai repensé à ces caravanes en feu que j'avais vues lorsque je vivais à Arles avec les Roms. Ils ont, en effet, pour habitude de brûler la caravane du défunt. J'ai mis en scène ce moment, je l'ai photographié ainsi que les Gorgan en contrechamp. Ces images vont bien au-delà de la mise en scène d'un rituel qui est spécifique aux Roms. Elles interrogent le spectateur sur la nature de ce qui est représenté, tout particulièrement dans le contexte actuel d'un discours politique violent à l'égard de cette communauté. Les visages sont éclairés d'un dernier éclat mais une inquiétante obscurité s'annonce. »

Après ces années fondatrices, les chemins de Mathieu Pernot se sont étoilés dans des directions qui ne sont pas sans lien avec ses débuts, puisque leurs lignes de force ont trait pour partie à l'enfermement et à l'habitat. Dans les prisons françaises où il eut l'autorisation de travailler, il n'a pas photographié de détenus, non seulement parce que c'est interdit, mais parce qu'il voulait précisément rendre compte de leur invisibilisation aux yeux de la société tout en interrogeant l'espace pénitentiaire et le dispositif optique de surveillance induit par les architectures carcérales. Dans cette exploration au long cours, les seules photos prises à l'extérieur des prisons sont celles des « Hurlleurs », que Mathieu Pernot appelle aussi les « enfermés du dehors » : « Lorsque j'étais à la maison d'arrêt d'Avignon, dans le chemin de ronde, j'étais accompagné d'un gardien, puis, à un moment donné, j'ai entendu des hurlements, des gens qui communiquaient, et je lève la tête et je vois en haut de la falaise quelqu'un qui hurle. J'interroge le gardien qui me dit qu'il s'agit d'un parloir sauvage, c'est-à-dire des gens qui viennent parler à un détenu. En voyant ce corps suspendu en haut de la falaise, dans le vide, en train de hurler, j'ai tout de suite vu une photographie. Ce n'était donc pas une volonté au départ. Mais quand

1. Mathieu Pernot, *Un camp pour les bohémiens. Mémoire du camp pour nomades de Saliers*, Actes Sud, 2001.

j'ai vu ces corps, ils sont très vite apparus comme des contrechamps au travail sur la prison, en noir et blanc, où les corps sont absents. »

Les corps sont également absents, ou presque, dans les cycles de photographies sur les barres d'immeubles construites à l'époque des Trente Glorieuses. Beaucoup furent dynamitées à partir du milieu des années quatre-vingt, engloutissant toute une histoire sociale. Mathieu Pernot n'a pas seulement photographié en noir et blanc des implosions spectaculaires, des effondrements d'immeubles sous d'épaisses volutes de poussière, il a confronté ces destructions à des cartes postales éditées à partir des années cinquante et colorisées à la main où l'on voit ces mêmes immeubles fraîchement sortis de terre : « Les ciels toujours bleus, et les gazons d'un vert qui n'existe pas dans la réalité expriment le bonheur de vivre dans ces nouveaux logements, symboles de modernité et de progrès. » Ces images font aujourd'hui figure de témoins archéologiques d'une utopie naufragée.

Lauréat du prix Nadar, du prix Niépce et du prix Cartier-Bresson, Mathieu Pernot adopte des démarches transversales qui se rapprochent à certains égards de la photographie documentaire, sans jamais s'y arrimer. Il entrecroise les temporalités à travers un montage dialectique et narratif entre ses propres images et celles qu'il collecte dans toutes sortes d'archives. Son écriture n'entend pas affirmer un style caractéristique et ostensible. Au contraire, la subjectivité du photographe semble toujours passer par un circuit de refroidissement et de distanciation. L'option du neutre n'est cependant pas celle de l'insensible. Elle est plutôt celle d'un regard sur le monde que ne vient recouvrir aucun voile de *pathos*. Dans un entretien avec Marta Gili, Mathieu Pernot déclarait en 2003 : « Ma pratique photographique fait face au réel et s'inscrit dans des contextes sociaux et historiques particuliers. Elle est engagée auprès de ce qui risque de disparaître et tente, par une forme documentaire, d'en sauver une ultime apparence. L'image photographique est un dernier cri. Elle constate son impuissance à sauver les choses et énonce la fragilité du monde dont elle fixe l'image. »

Le propos n'est pas sans résonance lorsqu'on découvre *La ruine de sa demeure*, l'exposition de Mathieu Pernot organisée ce printemps à la Fondation Henri Cartier-Bresson. Il nous faut d'abord en éclairer le contexte. Le grand-père du photographe vivait au Liban à l'époque du mandat français. Son père est né et a grandi dans ce pays jusqu'à son départ en France en 1958. Après avoir rouvert un album de photos prises par l'aïeul dans ces années lointaines, Mathieu Pernot a souhaité se rendre au Proche-Orient sur les traces des siens. En 2019, dans le quartier de Sanayeh à Beyrouth,

il a retrouvé l'appartement familial dans un immeuble décati mais identique à ce qu'il était autrefois. Il a pu y demeurer pendant son séjour. Lorsqu'il est retourné sur les lieux quelques mois plus tard, le bâtiment menaçait ruine. La terrible explosion survenue dans les hangars du port le 4 août 2020 avait provoqué dans la ville des dégâts matériels et humains considérables.

Dans les archives familiales et l'album ancien inclus dans l'exposition, les vues de Beyrouth, Tripoli, Lattaquié ou Tartous évoquent pour la plupart des instants de vie empreints de douceur et de sérénité. Le contraste est saisissant avec les photos de Mathieu Pernot qui s'est aventuré jusqu'à Mossoul, en Irak, en passant par Homs, Alep et d'autres villes de Syrie. Hormis à Damas, presque tout n'est que ravage et désolation. Aux séquelles des deux guerres du Golfe se sont ajoutées les destructions massives dans les villes syriennes bombardées par Bachar el-Assad et les atrocités génocidaires des hommes de Daech. La violence fanatique des partisans de l'État islamique s'est en outre acharnée à détruire des vestiges archéologiques comme pour faire table rase de toute trace de culture dans cette région considérée comme un berceau de civilisations. Dans les photos de Mathieu Pernot, les ruines qui s'exposent à notre regard n'ont rien de la lumière qui émane depuis des siècles de celles de Baalbek. Nous sommes à une distance sidérale de ce qu'avait pu éprouver Gérard de Nerval lors de son voyage en Orient : « Je sens toujours l'éblouissement de ce mirage lointain qui flamboie et poudroie dans mon souvenir, comme l'image du soleil qu'on a regardé fixement poursuit longtemps l'œil fatigué qui s'est replongé dans l'ombre. »

Plusieurs photos montrent des rescapés de l'horreur occupés à restaurer des bâtiments dans leur ville dévastée. À Mossoul, qui fut le fief de Daech en Irak, de nombreux stigmates des destructions restent visibles. Pourtant, observe Mathieu Pernot, « au milieu des ruines, il y a des gens qui reconstruisent leur maison, installent un commerce, des enfants qui jouent et des personnes âgées qui viennent discuter. En regardant un immeuble qui semble complètement détruit, on verra que les menuiseries d'un appartement ont été refaites et que les occupants sont revenus chez eux. Le moment qui suit les bombardements et précède les phases de reconstruction massive est celui d'un entre-deux insensé. »

Parmi les décombres de Mossoul, Mathieu Pernot a recueilli des photos poussiéreuses et flétries de gens de tous âges qui vivaient là et dont beaucoup, peut-on imaginer, ont péri sous le sort le plus cruel. Dans *La ruine de sa demeure*, la présence de photos anciennes issues des archives familiales et d'humbles portraits anonymes trouvés dans les débris a

pour effet d'entrelacer des temporalités différentes, de tresser des vies en donnant tacitement à ressentir ce qu'elles partagent d'humanité.

C'est un poème d'Abū l-'Alā' al-Ma'arrī (X^e-XI^e siècles) qui a inspiré à Mathieu Pernot le titre de son exposition : « Une âme, sur le point de rompre avec son corps / S'en va pleurer la ruine de sa demeure, / Elle qui jouissait jadis de sa vigueur. » On ajoutera que depuis l'époque préislamique, le thème des ruines est récurrent dans la poésie arabe. Il peut s'agir classiquement d'une lamentation dans les ruines du campement déserté par la bien-aimée. Selon Ibn 'Arabi, cependant, ces ruines-là ne sont pas pure désolation, puisque la racine du mot arabe qui les désigne « signifie aussi bien quelque chose qui commence à se produire ».

Jean-Baptiste PARA

Mathieu Pernot, *La ruine de sa demeure*, Fondation HCB, 79 rue des Archives, 75003 Paris, jusqu'au 19 juin 2022. Le livre éponyme est publié par [Atelier EXB](#).